

La mythologie nous rappelle que Saturne était adonné à la cruelle manie de dévorer ses enfants. Cybele, sa femme, pour le soustraire à cette féroce, enferma son fils Jupiter dans les profondeurs du mont Ida, appelé Dictys, entouré son berceau des Corybantes, ses prêtres, et leur ordonna de faire très grands bruits. Les cymbales bruyantes remplissent l'air de leurs sons discordants. Les clameurs unies à l'airain couvrent les cris de l'enfant, l'abeille le nourrit de son miel le plus pur, le plus fortifiant. Le futur roi de l'Olympe est sauvé. Pour éterniser ce bienfait, la superstition païenne décerna au peuple des abeilles le glorieux titre de "nourricier du jeune roi du ciel." Et les fêtes de cette déesse se distinguaient surtout par un charivari dont les bassins de cuivre composaient l'importante et majestueuse musique.

La pratique bizarre, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, d'appeler et de vouloir arrêter par le son de la fonte ou du fer blanc la fuite de l'essaim en recherche d'une nouvelle habitation, n'est-elle pas la continuation de cette partie bruyante du programme de la fête de Cybèle? Et, comme le fait si justement remarquer un poète illustre du 18^{ème} siècle: "il est bien étrange qu'un usage inutile, ridicule, fondé sur une tradition aussi absurde et aussi puérile, se soit conservé fidèlement jusqu'à nos jours, et que nos fermiers fassent encore tous les jours, sans le savoir, les honneurs du berceau de Jupiter."

Les philosophes et les savants, les poètes et les naturalistes ont tour à tour étudié, commenté, chanté et analysé les lois, les mœurs et les travaux de ce petit peuple merveilleux à qui Rome et Athènes devaient la conservation de leur dieu le plus puissant.

Pappus, géomètre célèbre des temps anciens, a prouvé que la figure de l'alcôve des abeilles avait le double mérite d'occuper le moins de place possible dans un espace donné, tout en contenant une plus grande étendue dans le même contour. Deux conditions essentielles à ce problème, l'un des plus beaux et des plus difficiles de la géométrie.

Les dispositions de cette construction sont si parfaitement calculées qu'elles ont raison du génie des mathématiciens.

Keenig, qui avait analysé les infimement petits pour lui permettre de résoudre le problème de Pappus, ne put, malgré sa science et un travail opiniâtre, arriver à un résultat différent de celui de nos insectes.

Buffon, étonné autant qu'effrayé des merveilles d'architecture et de géométrie, qui renferme la cellule de l'abeille, et pour sauver la dignité intellectuelle de l'homme, en rapporte les causes à des lois mécaniques.

Si nous passons des froids calculs de la géométrie aux accents de la poésie, nous voyons l'immortel Virgile leur consacrer ses plus beaux vers.

Dans son enthousiasme, il lui tarde de célébrer la police, les lois et l'industrie de ces essaims, objets de son admiration :

Mécène daigne encor | sourire à mes abeilles.

Dans ces petits objets | que de grandes merveilles !

S'écrie-t-il, et plus loin il ajoute :

Chez elle les sujets | usissent leurs fortunes

Les enfants sont communs, | les richesses communes :

Elle bâtit des murs, | obéit à des lois,

Et prévoit aux temps chauds | les besoins des temps froids.

L'une s'en va des fleurs | dépouiller le calice ;

L'autre, d'un suc brillant | et des pleurs du narcisse,

Pétrit les fondements | de ses murs réguliers,

Et d'un rempart de cire | entoure ses foyers ;

L'autre forme un miel pur | d'une essence choisie,

Et comble ses celliers | de sa douce ambrosie ;

L'autre élève à l'Etat | des enfants précieux :

Celles-ci tour à tour | vont observer les cieux ;

Plusieurs font sentinelle, | et veillent à la porte ;

Plusieurs vont recevoir | les fardeaux qu'on apporte :

D'autres livrent la guerre | au frêlon dévorant :

Tout s'empresse ; partout | coule un miel odorant.

Heureuse société, qui ne requiert pas d'amender sa constitution pour se bâtir un toit. Plus heureuse encore de poursuivre et de remplir une destinée dont le mobile premier est resté une énigme pour l'orgueilleuse raison de l'homme.

Par ses grands problèmes à résoudre, l'immense exploitation dont elle est susceptible, l'apiculture tombe non seulement dans le domaine de la science mais aussi dans celui de l'industrie.

Le pays, messieurs, malgré un malaise qui ne peut être que passager, traverse cependant une époque mémorable.

L'industrie s'appuyant sur des données scientifiques avance rapi-

ement ses conquêtes. Et ce travail se fait principalement dans l'agriculture où, de toute part, la routine cède le pas au progrès.

Avec le réveil de la nature, déjà la société de sylviculture chôme sa fête. Par ses soins, la forêt se reboise et les coteaux se couvrent de ces bois toujours verts.

L'association d'horticulture, parée de ses fleurs, riche de ses plantes et de ses fruits, vient chaque année, déployer dans ses expositions, une munificence qui fait notre orgueil et l'admiration de l'étranger.

Les beurrieres et les fromageries avec des commencements bien modestes révolutionnent néanmoins notre système agricole et éminent sur leur passage l'abondance et la prospérité.

Et à cette heure, qui est la sienne, l'apiculture canadienne se présente, jeune encore, mais pleine de confiance, remplie d'espérance. Concentrant ses forces, réunissant ses membres dispersés, isolés, dans une association d'où sortira l'unité de pensée, l'unité d'action, elle s'affirme et vient prendre place dans ce grand tournoi progressif.

Diriger ses membres dans leurs travaux, les éclairer dans leurs doutes, les encourager dans leurs recherches, stimuler une noble émulation, étudier, apprendre, savoir, tel est le but que se propose la société que vous êtes appelés à compléter en lui donnant la force et l'autorité.

Pour cet art s'ouvre une ère nouvelle.

De semblables associations existent déjà en grand nombre aux Etats-Unis. Le Haut-Canada possède la sienne. Seul, le Bas-Canada fait exception.

A nous, messieurs, de combler cette lacune. La nationalité le demande.

Les promoteurs de ce mouvement, auxquels je suis heureux et fier d'adresser publiquement les plus sincères félicitations pour le dévouement, le zèle et le désintéressement qu'ils n'ont cessé de déployer dans cette organisation, ont eu, à part l'intérêt général, moins le désir de conduire quelques privilégiés à la fortune que d'atteindre l'économie domestique de l'humble famille afin de lui permettre d'améliorer son sort et ainsi de l'attacher à son foyer.

Et quel est en effet le cultivateur, qui n'a pas son petit coin de terre où il ne puisse établir quelques ruches dont le produit ornera sa table champêtre?

Quel est l'enfant, qui, au sortir de l'école, ne préférera pas le miel avec sa saveur et son arôme à ce sirop noir dont l'âpre force est si préjudiciable au jeune âge.

L'enfant en satisfaisant son appétit épurera son goût.

Et le père, par l'introduction dans sa famille, de l'usage de ce produit qu'il aura cultivé, lui procurera une nourriture saine, agréable, distinguée et allégera son budget d'un compte de moins à solder chez le marchand.

En égard à ses propriétés hygiéniques, le miel devrait jouer, dans notre art culinaire, un rôle bien plus important. Car, s'il faut en croire un vieil écrivain "le miel éguise l'appétit, guérit les maladies des yeux, enrichit le sang, active et entretient la chaleur animale et prolonge la vieillesse." Cette dernière considération serait, à elle seule, plus que suffisante pour nous autoriser l'expérience d'une recette si merveilleuse. Voilà sans doute pourquoi les Romains en faisaient une telle consommation qu'ils le mêlaient même à leur vin. Moins crédules, nous nous contentons de mettre de l'eau dans le nôtre. A peu de frais cependant nous pourrions faire couler sur nos tables ce divin nectar, jadis le délice des dieux. L'hydromel est une liqueur bienfaisante; l'ivresse qu'il procure est, dit-on, aussi agréable qu'elle dure peu.

Le Bas-Canada peut produire des millions de livres de miel de plus qu'il n'en est actuellement récolté. Les montagnes, les forêts, les coteaux, les champs, les vergers, les jardins, la nature tout entière nous offre la matière première. Nous avons à notre disposition des ouvrières actives, intelligentes, créées uniquement dans le but de la recueillir et de la travailler.

Laisserions-nous périr ainsi chaque année un si riche, un si précieux trésor. Indifférents, laisserions-nous emporter plus long-temps par le vent un don que la Providence nous offre si généreusement, et dont l'exploitation peut devenir pour les uns une source de richesse, pour les autres un moyen d'aisance, pour tous un objet de plaisir et de récréation.

Chaque apiculteur doit donc se faire un devoir de travailler à faciliter, à encourager et à populariser autour de lui l'art apicole. Initiions avant tout l'enfant aux secrets de la ruche. Que le père y conduise son fils afin de greffer sur sa jeune imagination des leçons d'économie, de prévoyance, d'amour du travail et de dévouement à la chose publique, qui sont la base des lois et des